UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Traité De La Paresse Ou L'Art De bien employer le temps

Courtin, Antoine de

Paris, 1673

Quatrième Entretien. Preceptes contre la paresse; effets de ces preceptes, & conclusion de ce Traité.

urn:nbn:de:hbz:466:1-10361

Visual Library

dame, dit Philargie à Nientilde; Monsieur l'Abbé & ces Messieurs auront bien la bonté de s'entretenir ensemble; nous ne seront qu'un moment.

IV. ENTRETIEN.

Preceptes contre la paresse; effets de ces preceptes, & conclusion de ce Traité.

LE Gentil-homme estant sorti, & tout le monde s'estant replacé; Zeroandre commençant le discours.

Parlons serieusement Monsieur l'Abbé, dit-il à Theotée, & puisque vous nous avez montré jusques icy les desordres de cette paresse, encore faut-il que vous nous enseigniez aussi quelque remede qui y soit fort propre; &

que vous nous prescriviez quelque forme de vie, qui nous aproche autant des bons principes, que nous en sommes éloignez.

Je ne suis pas Docteur, répondit Angelique en prenant la parole, & si pourtant je ne laisseray pas, Monsieur, si vous voulez, de vous donner un admirable conseil.

Et de grace Angelique, répond Zeroandre.

XXIII. *Qu'il faut faire les choses en leur temps.*

JE n'ay, reprit Angelique, qu'à vous parler comme Salomon, dont j'ay les Proverbes en François: *Allez à la fourmi, ô paresseux; considerez sa conduite, & aprenez d'elle à devenir sage; puisque n'ayant ny chef, ny maistre, ny prince, elle fait neanmoins sa provision durant l'esté, & amasse pendant la moisson dequoy se nourrir.* Prov. cap. vj. 6. 7. 8.

Tu as raison Angelique, dit

Zeroandre, mais laisse parler les Docteurs eux-mêmes.

Je ne suis rien moins que cela, Monsieur, reprit Theotée; mais pour ne vous rien refuser, je me hazarderay de vous dire mon sentiment sur ce sujet.

Je vous ay dit au commencement, que la paresse estoit la fille de l'amour propre: nous l'a pouvons appeller sa fille avec d'autant plus de justice & de raison, que par tous les mouvemens qu'elle nous inspire, nous la voyons agir comme une fille pleine de tendresse, qui cherche de tous costez les avantages de son pere, & qui luy procure par tout sa satisfaction, son plaisir & ses aises. Or comme l'amour propre ne se peut vaincre qu'en luy refusant toutes choses, la paresse ne se peut surmonter aussi que par un pareil refus; Et parce qu'on la peut sentir en soy-mê-

me, en ce qu'elle est toute revétuë de douceur & de promesse de plaisir ; nous n'avons toutes les fois qu'il s'agit de faire quelque chose qui nous promet de la joye dans l'execution, j'entends une joye sensuëlle ; nous n'avons, dis-je, qu'à establir pour principe, que ce n'est pas une action de vertu, & par consequent qu'il faut s'en abstenir, mais avec une resolution prompte, mâle & genereuse.

Comme d'autre-part, lors que nous sentons en nous de la repugnance à entreprendre cette action, il faut conclure que la chose est loüable, & que c'est celle-là qu'il faut faire, excitant nostre courage pour affronter sans autre déliberation toutes les difficultez qui la peuvent acompagner, c'est à dire en un mot, qu'il faut toûjours prendre le contre-pied de nostre volonté

ou de nostre amour propre pour reüssir, & pour vaincre la paresse qui nous sollicite de sa part.

Je dis qu'il ne falloit pas apporter de déliberation dans ces rencontres, parce que c'est un retardement dont nostre paresse se sert pour amolir nostre courage. Car la chair par sa corruption naturelle se faisant la maistresse de l'esprit, elle le fait succomber si on luy donne le temps de l'amuser par les fausses douceurs qu'elle luy presente en cent differentes manieres, & dont, s'il en refuse quelques-unes d'abord, il en embrasse d'autres tost ou tard.

La déliberation est donc un écuëil où la paresse fait faire naufrage à nostre resolution. Pour l'éviter, il ne faut jamais differer un moment le bien que l'on doit faire.

MAis comment connoiſtre ce bien interrompt Zeroandre? XXIV. *Abregé de morale.*

Comment, répond Theotée; il ne faut que ſçavoir ſa Religion; Elle nous preſcrit le bien que nous devons faire, & le mal que nous devons fuir: Elle nous a marqué les vertus & les vices, les bonnes actions & les mauvaiſes; celles qui nous meriteront la grace d'entendre pour dernier arreſt; *Venez, vous qui avez eſté benits par mon Pere, &c. car i'ay eu faim & vous m'avez donné à manger, &c.* & celles qui nous peuvent attirer ces funeſtes & foudroyantes paroles; *Retirez-vous de moy maudis, &c. car i'ay eu faim, & vous ne m'avez point donné à manger*: a De façon que ſi nous avons un peu de teinture de la Religion, il eſt aiſé de ſçavoir ce que nous devons faire où ne pas faire pour

a Matth. 25. 31.

noſtre ſalut dont il s'agit icy, & que ſaint Paul nous montre en abregé, par la diſtinction qu'il fait des œuvres de la chair, d'avec celles de l'eſprit.

Mais encore M. l'Abbé, inſiſte Zeroandre, qui ſont ces œuvres ? car pour moy je n'ay pas le loiſir d'aller au ſermon.

Ce loiſir eſt bien là, reprend Angelique.

Il faut que je tire mon nouveau teſtament, replique Theotée ; car je ne pourrois peut-eſtre pas les dire par cœur.

En verité, reprend Angelique, vous accablez le bon M. l'Abbé, parlant à Zeroandre, & & il faut qu'il ait belle patience.

Le voicy, dit Theotée ; ce paſſage eſt fort beau, & il pourroit ſuffire tout ſeul pour redreſſer la vie dereglée, & eſtre conſideré comme un abregé de morale: *Il eſt aiſé de connoiſtre*, dit ce grand

Apoſtre, *les œuvres de la chair, qui ſont l'adultere, la fornication, l'impureté, l'impudicité, la diſſolution, l'idolatrie, les empoiſonnemens, les inimitiez, les diſſenſions, les ialouſies, les animoſitez, les querelles, les diviſions, les hereſies, les envies, les meurtres, les yvrongneries, les débauches, & autres ſemblables. Les fruits de l'eſprit au contraire ſont la charité, la ioye, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la foy, la douceur, la temperance, la modeſtie, la chaſteté.* Ad Gal. chap. 5. 19.

Revenons maintenant à noſtre ſujet, & imprimons nous fortement cette maxime dans l'eſprit, que nous devons faire pour éviter le mal, tout le contraire de ce qu'il faut pour pratiquer la vertu : car comme il faut eſtre tres-pareſſeux à faire le mal, & qu'il faut vaincre les paſſions qui nous y portent par de fortes &

de puissantes reflexions ; sur la deffense qui nous en est faite de la part d'un Dieu, qui doit faire justice de la moindre de nos fautes ; & sur l'obligation que nous avons à bien faire pour nôtre interest particulier, où il ne s'agit de rien moins que d'une vie & d'une gloire eternelle ; & de complaire à un Dieu si bon, qu'il nous a comblez & comble encore tous les jours de biens & de graces : aussi ne faut-il estre nullement paresseux ny indifferens à faire le bien, mais au contraire vaincre toutes les repugnances que nous y aurions, par une promptitude qui n'admette aucune deliberation.

Par exemple, la paresse nous retient au lit, & nous propose de differer à nous lever, que nous avons encore une heure, une demie-heure, &c. que l'on trouve des Messes à une heure aprés

aprés midy, &c. la bonne regle au contraire nous a dit si souvent, & nous en devons estre tous persuadez, que c'est une honte, comme nous disions hier, de passer la meilleure partie de nostre vie dans un lit, à tourner, ainsi que dit l'Ecriture, [c] comme une porte sur ses gonds; & partant quand il est heure de nous lever, il faut estre plûtost levé que l'on ait pensé à le faire; Et de même de toutes nos autres actions.

[c] Sicut ostiũ vertitur in cardine suo, ita piger in lectulo suo *Prou.* ch. 26.

Il ne faut donc pas differer, en disant, *Ie feray demain cecy, i'iray demain là, ce sera pour une autrefois, &c.* Car ce sont tous mouvemens de paresse; j'entends, comme j'ay dit, à l'égard des actions loüables & utiles.

XXV. *Regles generales pour sa conduite.*

IE le comprens, dit Zeroandre: mais à quelles actions doit-on en effet s'occuper? vous nous

venez de faire voir les vices & les vertus; dites-nous maintenant qu'elles occupations on peut se donner dans la vie, qui soient donc comme vous le voulez selon cette vie active & honneste; car je commence d'entrer dans vos principes.

Il seroit tres-difficile, reprend Theotée, de prescrire icy une forme de vie à toutes sortes de personnes; chacun doit le faire soy-même, & considerer premierement ce qu'il est, & de quelle condition il est, s'il est dépendant de quelqu'un, ou indépendant; s'il est riche ou pauvre, &c. Et aprés il faut que chacun rapporte & proportionne ses actions à cét estat, tant pour ce qui regarde l'exercice de la vertu, dont aucune condition n'est exempte, que pour ce qui regarde la condition même, & l'employ où Dieu establit chacun de nous.

Et en effet, il y a dans la pratique de la vertu certaines actions qui conviennent aux uns, & qui ne conviennent pas aux autres; il y en a quelques-unes qui passent le pouvoir des foibles, & ne peuvent estre executées que par des personnes aisées & accommodées.

Comme donc il faut conformer à nostre condition les actions qui regardent nostre salut, il faut aussi rapporter les autres à nôtre condition, & estre ensuite aussi soigneux de s'acquitter de ce qui la regarde, que de ce qui regarde nostre salut; parce que la paresse & le relaschement qu'on y apporte est une espece de larcin, que l'on fait au public, si on est personne publique; à sa famille si elle en souffre du dommage; & à des particuliers si on est dépendant d'eux: sur ce principe, que personne n'est exempt d'action

dans le monde, & que Dieu veut ces actions là de chacun de nous dans la condition où il nous a mis.

Que si on peut donc dire à un pauvre, & à un homme de mediocre condition, suivant le sens litteral de l'Ecriture; *Iusqu'à quand dormirez-vous, ô paresseux? quand vous réveillerez-vous de vostre sommeil? vous dormirez un peu, vous sommeillerez un peu, vous mettrez un peu les mains l'une dans l'autre pour vous reposer, & l'indigence vous viendra surprendre comme un homme qui marche à grand pas, & la pauvreté se saisira de vous comme un homme armé: Que si vous estes diligent, vostre maison sera comme une source abondante, & l'indigence fuira loin de vous*: a Sion leur peut dire; *le paresseux n'a pas voulu labourer à cause du froid; il mendiera donc pendant l'esté, &*

a Prov. chap. vj. 9. 10. 11.

on ne luy donnera rien: b Si on peut leur dire ; *que les pensées de l'homme courageux produisent toûiours l'abondance, au lieu que tout paresseux est toûiours pauvre:* c Si on peut leur representer ; *que les desirs tuënt le paresseux ; car ses mains ne veulent rien faire ; qu'il passe toute la iournée à faire des souhaits: mais que celuy qui est iuste, donne & ne cesse point d'agir;* d que quand il se presente quelque occasion de travailler & d'agir, *le paresseux dit, le Lyon est là dehors, ie seray tué au milieu des ruës.* e

b Prou. cap. xx. 4.

c Prou. xxj. 5.

d Prou. Ib. 25. 26.

e Pron. cap. xx. 13.

Si on peut, dis-je, exciter par ces sages reproches une personne qui est obligée de travailler actuellement pour vivre ; il ne s'ensuit pas que ces paroles ne s'adressent aussi dans une autre sens aux personnes qui ne sont pas obligées de travailler pour gagner leur pain ; car com-

me il n'y a perſonne qui ne ſoit au monde pour quelque choſe, ny qui ne ſoit tenu ſous peine de peché de produire des actions conformes à ſon eſtat ; & que d'ailleurs la vie eſt courte, & qu'il n'y a point de gens qui naiſſent parfaits ; d'autre part, il n'y a perſonne auſſi qui n'ait beſoin de profiter du temps, s'il lui en reſte aprés ſes fonctions ordinaires, pour ſe rendre par l'eſtude & par l'exercice encore plus capable qu'il n'eſt de ſervir ſon prince, le public & les particuliers dans la condition où il a plû à Dieu de le mettre.

Et cela joint aux actes continuels de pieté qui ſe preſentent, & qui doivent preceder toutes les autres actions, il ne reſtera tres aſſurément point de temps, ny aux grands ny aux mediocres, qu'ils puiſſent perdre par l'oiſiveté.

Mais, Monsieur l'Abbé, interrompt Angelique, vous oubliez les Dames.

Vous me pardonnerez, Mademoiselle, reprend-t'il; car les principes generaux comme sont ceux-cy, regardent en un sens aussi bien les femmes que les hommes.

Il est bien vray que nous pouvons dire, qu'il y a deux choses qui doivent faire proprement l'occupation des femmes.

XXVI. *Conduite pour les femmes, & premierement, que les meres doivent avoir soin de leurs enfans, & les nourrir elles-mêmes, si elles peuvent.*

LA premiere, est le soin qu'elles doivent à leurs enfans si elles en ont, & particulierement dans leur enfance. Je n'ose pas dire de leur donner la mammelle.

En effet, Monsieur l'Abbé, interrompt Zeroandre, avez vous vû des femmes de qualité nourrices?

Je n'en ay guere vû à la verité, répond Theotée.

Mais faut il s'arreſter à ce que le monde fait ; le monde extravague; donc il faut extravaguer. a C'eſt un des grands abus qui ſoient dans le monde : car ſi la nature a donné aux femmes, quelques foibles qu'elles ſoient, la force de porter leurs enfans, & d'accoucher ; elle leur donne auſſi celle de les nourrir ; & il en eſt de même de toutes les choſes de la nature. Ce n'eſt eſtre mere qu'à demy, de ne pas nourrir le fruit que l'on met au monde: La terre qui eſt la mere commune de toutes choſes, ne l'eſt pas pour les produire ſeulement; mais bien plûtoſt pour les nourrir ; Et il n'y a point d'animaux, qui ne nourriſſent leurs petits. Auſſi ne ferois-je point difficulté de mettre ces meres qui abandonnent ainſi leurs enfans à des meres ſuppoſées, au rang de celles qui les jettent ou les expoſent.

a Peſſimũ mihi nomínae auctoré rei getendæ vulgum. Vulgo peccatur; vulgo luditur alea; vulgo commeatur ad fornices: vulgo fraudatur potatur, inſanitur. *Eras: co l, puerp.*

Vous

Vous nous dites-là Monsieur l'Abbé, s'écria Zeroandre, une chose abominable.

Et c'est aussi Monsieur, réprend Theotée, ce qui vous en doit donner de l'horreur. Car n'est-ce pas une espece d'exposition de laisser un enfant tout tendre, tout chaud de la chaleur de sa mere, ne soûpirant qu'aprés sa mere, ne demandant que sa mere par des cris qui toucheroient des bestes sauvages, de le laisser, dis-je, & de l'exposer à une femme qui peut-estre n'a pas le corps sain non plus que l'ame, & qui fait plus d'estat d'un peu d'argent qu'on luy promet que de l'enfant. Je veux même, si vous le voulez, continuë Theotée, que cette femme soit saine. Croyez vous pour cela que la santé d'un enfant encore tout tendre ne soit pas intereſſée, de luy oster une nourriture à la.

quelle il estoit acoustumé, pour luy donner une nourriture étrangere ? Nous en faisons nous-mêmes tous les jours l'experience, & voyons combien nostre santé s'altere par de mauvaises viandes, ou ausquelles nostre estomac n'est point acoustumé.

Mais c'est-là peu de chose ; le mal est bien plus grand, en ce que cette même nourriture qui luy corrompt le corps, luy corrompt aussi l'esprit.

Je ne vous pardonneray pas cette Philosophie, interrompt Zeroande. Car à ce compte-là, l'ame dépendroit des viandes que nous mangerions, & ce seroit une ame corporelle.

Sans cette consequence Monsieur, reprend Theotée, vostre raisonnement seroit juste.

Quoy ? s'écrie Zeroandre, mon ame dépend de ce que je mange.

Sans doute, répond Theotée, & il eſt aiſé de le voir : car ſi le corps ſe corrompt par la mauvaiſe viande, & ſi l'ame ne peut agir ſans les organes du corps ; il s'enſuit qu'elle ne peut agir, ou qu'elle agit mal, ſi ces organes ſont corrompuës. [a] Et pour vous le prouver, n'eſt-il pas vray que ſi les yeux ſont malades, l'ame a de la peine à voir ? que ſi les oreilles ſont bouchées, elle entend avec difficulté ? que ſi le cerveau eſt engagé de fluxions, elle a l'odorat empeſché ? que ſi les membres ſont engourdis, elle en diſcerne moins par l'attouchement ? Et que ſi la langue eſt malade, elle en à le gouſt depravé ?

[a] Vitiato corpore non agere animũ aut incommodiùs agere oportet. *Ibid.*

Je le veux Monſieur l'Abbé, interrompt Zeroandre ; mais qu'eſt-ce que toutes ces choſes-là ont de commun avec l'eſprit ? Eſt-ce que quand je me ſuis brûlé la langue, & que je trouve

aprés cela ma viande insipide, j'en raisonne moins ?

Vous l'allez voir Monsieur, reprend Theotée, n'est-il pas vray qu'un homme, par exemple, qui aura eu l'esprit vif & bonne memoire, devient stupide & ne se souvient presque plus de rien, quand il a receu quelque grande playe à la teste, ou qu'il a fait quelque grande chute, ou qu'il luy est arrivé quelque grande maladie, ou qu'enfin il est dans un âge fort avancé ? Et cela vient de ce que les organes qui servent au raisonnement, à la memoire, & aux passions estant blessés, l'ame qui ne peut pas raisonner, ny se souvenir ou vouloir sans ces organes, non plus que voir & entendre sans les yeux & les oreilles, déregle aussi toutes ses operations intellectuelles. Or comme les organes de ces operations resident dans le cerveau, il

est aisé de voir que la mauvaise nourriture & les maladies qu'elle cause peuvent nuire au cerveau, aussi bien qu'elles nuisent aux organes des sens ; puisque l'experience nous montre que la coction des viandes se faisant dans l'homme comme dans un alambic, l'estomac en envoye les bonnes ou mauvaises vapeurs dans le cerveau & les organes de l'esprit. Et c'est d'où vient que ceux qui sont sujets au vin, par exemple, ont mauvaise memoire ; qu'une trop grande repletion cause l'apoplexie ; & qu'enfin comme la trop grande faim & la trop grande soif dans les enfans émousse l'esprit & la memoire; de même le trop de nourriture les rend stupides (si nous en voulons croire Aristote) esteignant la vivacité de l'esprit, comme si on estouffoit un petit feu en jettant dessus trop de bois.

Je commence à comprendre, interrompt Zeroandre.

Et ainſi, reprend Theotée, vous voyez combien il eſt important d'empeſcher que le tendre corps d'un enfant ne ſe corrompe dans les commencemens; parce que toutes les maladies qu'il contracte alors ſont preſque incurables, & qu'il n'en contracte pas pour une ſeule. Et en effet nous voyons que de-là viennent les epilepſies, les maigreurs, les foibleſſes, les ſurditez, les infirmitez du cerveau, les ſtupiditez de l'eſprit, & par une ſuite infaillible les déreglemens & les vices: ſans dire que par le peu de ſoin des nourrices grand nombre d'enfans ont auſſi des ruptures, des membres tortus & autres difformitez.

Eraſm. Coll. puerp.

Une mere peut-elle donc eſtre perſuadée de ces choſes là, comme il faut qu'elle le ſoit, ſi elle

n'eſt aveugle, & renoncer au veritable nom & au veritable devoir de mere?

Oüy Monſieur l'Abbé, interrompt Zeroandre; mais voudriez-vous que les meres intereſſaſſent elles-mêmes leur ſanté?

Non, répond Theotée, je ne le voudrois pas; car la premiere charité commence par ſoy-même. Je ſçay que de nourrir un enfant c'eſt une grande peine, qui demande beaucoup plus de force & de ſanté que n'en ont peut-eſtre des Dames de qualité nourries delicatement; mais ce n'eſt pas toûjours leur foibleſſe qui eſt cauſe qu'elles s'épargnent en cela.

Je vous entends, dit Zeroandre, vous eſtes de l'opinion de ceux qui croyent que c'eſt pour ſe trop aimer elles-mêmes.

Je m'en rapporte, reprend Theotée, à leur conſcience;

mais il est toujours tres-assuré que la paresse y à bonne part. Le soin continuel que demandent les enfans les fait fremir: cét embarras, ces cris, les importunent; Elles éloignent le plus qu'elles peuvent cét objet de leurs yeux.

Il y à encore une raison, ajoûta Angelique, pourquoy ces Dames haïssent leurs enfans; vous ne la sçavez peut-estre pas; c'est parce qu'ils les font paroistre vieilles. Elles ont pour cela si grand peur qu'ils les appellent seulement leur mere ou maman, que quand cela leur arrive, elles leur donnent le foüet; il faut les appeller ma *menone*, ou pour le plus seur s'aller cacher quand il vient compagnie: cela ne les vieillit pas tant.

Et combien en voyons nous qui les chassent tout à fait de leur maisons, pour les envoyer chez des parens éloignez, & pour les

enfermer dans des Cloiſtres, où ſouvent ces enfans paſſent leur vie ſans ſçavoir, que par des idées confuſes, quel eſt leur pere & leur mere?

C'eſt une cruauté, dit Theotée avec indignation, & Dieu en tirera ſans doute une vengeance terrible. Traiter ainſi leurs enfans, pendant qu'elles apportent un ſoin extrême à careſſer leurs petits chiens; que ces chiens ont leurs gouvernantes, & leur viande à part; que toute la maiſon eſt en trouble quand le petit chien eſt dégouſté; que la Dame même eſt dans une eſpece de fureur ſi on le luy derobe, & qu'elle eſt inconſolable s'il meurt.

J'allay voir dernierement une Dame, interrompt bruſquement Angelique, qui eſt juſtement l'original de cette copie. Je vous feray l'hiſtoire, & ne vous la dé-

guiseray pas d'un mot. Je l'allay voir de la part de Madame, pour la consoler d'une petite fille qu'elle avoit qui estoit à l'extrémité, & je l'a trouvay querelant un de ses amis, parce qu'il avoit fait mine de batre un petit chien qui luy avoit sauté au bas de soye, & comme je croy l'avoit mordu. C'est la plus méchante petite bête que l'on puisse voir, dit aprés Philargie, toujours grondant, toujours aboyant, à faire perdre patience.

J'en vis aussi l'experience un autre jour, continua de dire Angelique, en un homme qui ne va pas souvẽt comme je pense dans cette maison. Il s'estoit mis en devoir de faire civilité à cette Dame, & il commença plus de six fois à luy dire, *Madame*, sans pouvoir passer outre: car comme il pensoit faire son compliment, ce petit chien se jettoit à

ces jambes ; & cét homme ſongeant au plus preſſé quittoit auſſitoſt la Dame, & ſe baiſſoit pour ſe garder comme il pouvoit avec ſon gand ; puis ſe redreſſant, il recommençoit toujours *Madame*, & le petit chien de revenir à la charge, & l'homme de ſe mettre en deffenſe ; enfin on ne s'entendoit point parler ; la Dame cependant eſtenduë dans ſon fauteüil ſe contentoit de dire de temps en temps d'un ton grave. *Taiſez-vous fripon.* Et le fripon, qui eſt élevé en enfant gaſté, aboyoit toujours. Je penſay mourir de rire. Il fut impoſſible à cét homme de paſſer le mot de Madame, ſans ſe mettre au hazard d'eſtre mordu ; & je croy qu'il en ſeroit encore-là, ſi de bonne fortune une Damoiſelle ne fuſt venuë dans la chambre, & n'euſt pris le chien.

Mais pour revenir à mon hiſtoi-

re lugubre ; je ne luy euſt pas plutoſt fait entendre la part que Madame prenoit à ſon affliction, qu'il entra une femme de chambre toute épleurée, & hors d'elle-même, qui luy dit, *Madame, noſtre pauvre enfant rend le dernier ſoupir ; venez Madame, pour luy donner voſtre benediction. On eſt allé avertir Monſieur, le voila qui monte à grand haſte. Hô l'Epine,* répondit elle, *que m'allez vous dire là ? où voulez vous que ie monte à une ſeconde tambre ?* L'Epine redouble fondant en larmes ; *hé Madame venez voir mourir voſtre enfant. Mon Dieu laiſſe moy-là,* dit la Dame en fronçant le ſourcil, *ne me romps point la teſte.* Et ce fut-là tout ce que l'on en puſt tirer ; l'enfant mourut un quart-d'heure aprés, & cette Dame en receut la nouvelle de la même façon. Tout ce que je vous dis, je l'ay veu de mes propres yeux, &

entendu, comme l'on dit, de mes oreilles.

Abominable pareſſe qui renverſe les loix de la nature! s'écria Theotée qui en parut touché; meres dénaturées! vous avez bon beſoin que Dieu ſoit voſtre pere d'une autre maniere, que vous n'eſtes meres à vos enfans. Je ſuis tout émeu de cette inhumanité. Les beſtes qu'elles cheriſſent tant ſerviront un jour à leur condamnation. Elles devroient du moins ſuivre leur exemple, & voir les ſoins que chacune a de ſes petits, juſqu'à hazarder ſa propre vie. En effet c'eſt violer les loix de la nature & celles de Dieu que de faire autrement.

Et c'eſt pour cela, comme j'avois commencé à dire, que le ſoin que doit avoir une mere de ſon enfant, eſt un devoir indiſpenſable & le plus digne d'une femme vertueuſe. C'eſt auſſi ce que

nous enſeigne ſaint Paul, lors qu'il dit que ce ſeront même les enfans qui ſauveront leurs meres, peu ſaintes d'ailleurs; *Elles ſe ſauveront, neanmoins par les enfans*, dit ce grand Apoſtre, *qu'elles mettent au monde, en procurant qu'ils demeurent dans la foy, dans la charité, dans la ſainteté, & dans une vie bien reglée.* Il veut que ce ſoit leur principale occupation, comme il l'ordonne à toutes les meres en l'ordonnant aux veuves: *Que ſi*, dit-il, *quelque veuve à des fils ou des petits fils, qu'elle aprenne premierement à rendre pieuſe ſa famille, donnant à ſes enfans l'éducation qu'elle a receuë de ſon pere & de ſa mere.* C'eſtoit même l'éducation dont nous parlons qui eſtabliſſoit ſur toutes choſes la reputation d'une femme, quand il s'agiſſoit de l'admettre au miniſtere de l'Egliſe. *Qu'on puiſſe rendre témoignage*, dit ſaint Paul,

1. Timoth ij. ch. 15.

Ib. ch. v. 4.

Ib. 10.

de ſes bonnes œuvres ; ſi elle a bien élevé ſes enfans. C'eſt donc cette éducation qu'une honneſte femme ſe doit propoſer pour la premiere & principale partie de ſon occupation ; & ſi elle a des raiſons de ne point nourrir elle même ſes enfans , elle n'en a point de leur refuſer cette ſeconde nourriture ; puis qu'il y va de ſon ſalut , comme nous venons de voir.

Mais Monſieur l'Abbé, interrompt Zeroandre , eſt-ce donc que l'éducation des enfans ne regardera que la mere , & que le pere ne s'en mettra point en peine ? je croirois tout le contraire: car les hommes ont pour la plûpart de l'eſtude & de l'experience , ils ſçavent mieux qu'une femme la conduite qu'il faut tenir pour élever un enfant.

Je ne vous dis pas Monſieur , répond Theotée, en recommen-

dant l'éducation des enfans à la mere, que le pere soit dispensé de ce soin-là : je parlerois moy-même contre saint Paul qui dit en termes precis ; *Et vous peres, ayez soin de bien élever vos enfans en les corrigeant & les instruisant selon le Seigneur.* Bien loin donc que les peres doivent s'exemter de ce soin, je pretens que ce doit estre leur principal employ. Mais parce que le mary a le faix des affaires à porter, & que ces affaires l'engagent & le détournent ; J'entens que la femme qui a la conduite du dedans de la maison le seconde, & le represente dans cette occasion ; j'entens qu'elle n'ait rien tant à cœur que la bonne éducation de ses enfans, qu'elle y veille incessamment pour elle & pour son mary, à qui elle est obligée d'en rendre compte.

Eph. cap. vj. 4.

De plus, on peut faire de ce soin-

soin-là un partage égal, laissant l'éducation des enfans à la femme sous les ordres du mary pendant leur premiere jeunesse; cét âge estant plus propre à estre gouverné par des femmes que par des hommes: Et aux maris ensuite quand leurs enfans seront plus avancez en âge, & qu'ayant l'esprit un peu formé ils commenceront à estre capables de choses plus solides.

a Litteris jam ac senioribus disciplinis imbuendum, quæ factis patris est potus quam matris. *Erasm. coll. puerp*

C'est un partage qui est si naturel dans le mariage, qu'il en a même esté de tout temps une des consolations essentielles. *Il n'y a point*, dit un ancien plus prudent que je ne suis, *de plus honneste consolation à un homme; que de prendre une femme qui partage avec luy la bonne & la mauvaise fortune; à qui il puisse confier ses secrets; à qui il puisse confier ses enfans dans leur bas aâge.* Tacit. xiii. ann.

L'éducation des enfans, dit Ariſtote, eſt le partage de la femme, & leur inſtruction dans les ſciences eſt celuy du mary. a

a Hujus. id. uxoris eſt educatio, illius Id. viri, inſtitition. *Ariſt. de cura rei fam. cap.* 5.

En verité je ne ſçaurois vous dire à qui nous donnons en cela le plus important ſoin. Car toute la vie de l'homme dépend abſolument du tour qu'on luy donne dans ſon enfance; & je ne ſuis pas du ſentiment de bien des gens, qui s'imaginent qu'il faut les traiter comme de petits animaux, ſans avoir d'autre ſoin pour eux, que de leur bien donner à manger; leur laiſſant ſur ce principe, corrompre l'eſprit & les mœurs par des gouvernantes & des valets.

C'eſt une erreur qui eſt d'autant plus pernicieuſe que l'homme bien-ſouvent eſt tel dans ſes derniers jours, qu'il a eſté dans ſes premieres annéee.

En effet, reprend Zeroandre,

il me vient dans l'esprit, que c'est une remarque que chacun fait tous les jours sans y penser, lors que par exemple on se plaint d'un homme à un autre, & que l'on dit bien souvent c'est un obstiné, c'est uninterressé ; *ha je le connois*, répond celuy à qui on parle, *nous avons estudié ensemble, nous avons esté tout petits chez un même maistre, il se battoit deux heures pour une pomme.*

C'est donc, continuë Theotée, de ces premieres teintures que l'on donne aux enfans touchant l'honnesteté, la vertu, la crainte de Dieu, que dépend la suite de leur vie : car comme selon la nature corrompuë la jeunesse penche toujours au mal ; c'est lors que la plante est tendre, pour me servir de la comparaison ordinaire, mais juste, qu'il faut la redresser, parce que si on attend qu'elle se soit fortifiée dans une

mauvaise habitude, elle sera inflexible au bien, de même qu'un arbre qui romp plûtost qu'il ne ploye.

XXVII *Que les femmes doivent en 2. lieu avoir soin de la conduite de leur maison.*

LA seconde partie de l'occupation d'une femme, selon le même saint Paul, est le menage; *Aprenez aux femmes avancées en âge d'inspirer aux ieunes d'aimer leurs maris & leurs enfans; a estre bien reglées, chastes, sobres, attachées à leur menage.*

Tite cap. ij. 4. 5.

C'est l'œconomie qui est bien plus le partage de la femme que de l'homme; celuy-cy ayant naturellement pour sa part la peine de gagner dequoy faire subsister sa famille; & la femme ayant pour la sienne le soin de bien menager au dedans ce que son mary a acquis au dehors: Et ce menage n'occuperoit que trop les femmes, si elles avoient le courage de s'y bien appliquer.

a Vt ille foris parta afferret, hæc intus cõservaret allata. *Arist. de cura rei fam. cap. 3.*

Je voy bien, Monsieur, dit-il en regardant Zeroandre, que vous avez la bouche ouverte pour me dire que cette occupation ne convient pas à des personnes de qualité.

Je le croy ainsi, Monsieur, luy dit Zeroandre.

Et c'est pourtant ce qui leur appartient veritablement : la raison est que les personnes de qualité estant obligées de faire de tres-grandes dépenses pour maintenir leur rang, elles ont par consequent plus besoin que les autre d'un grand ordre & d'une grande œconomie dans leurs maisons. Aussi voyons nous sans cela les maisons les mieux establies perir miserablement ; parce que les Dames laissant toutes choses à l'abandon pour couler une vie sensuelle dans les plaisirs & dans l'oisiveté ; Dieu qui ne reside plus dans ces familles,

en retire sa benediction, & alors tout le revenu se mange en herbe, le fond se trouve engagé par de grandes debtes, & à la fin les enfans qui survivent à ces peres & meres oisifs & faineants, se trouvent accablez de misere avec cette idole de qualité qui leur reste pour toute chose, sans pouvoir dire par où leurs grands biens se sont évanoüis.

XXVIII. *Oeuvres des mains.*

IL en est de même des œuvres des mains, continua Theotée: n'est-il pas vray, Monsieur, en s'adressant encore à Zeroandre, que ce n'est pas le devoir d'une Dame de qualité de travailler?

A la verité, répondit Zeroandre, je ne trouverois pas une Dame de qualité trop bien parée d'une quenoüille.

Et moy, reprend Theotée, je vous soûtiens qu'il n'y a rien qui soit plus seant, & qui tourne

d'avantage à la loüange d'une Dame, même de la plus haute qualité, que le travail des mains. Car eſtant viſible aux yeux de tout le monde, que ce n'eſt pas la neceſſité qui l'oblige de travailler, chacun en conclud qu'il faut tres-aſſurément que ce ſoit par un grand motif de vertu & de bon naturel, que cette Dame travaille de la ſorte.

Mais à le prendre de plus haut, n'eſt-il pas loüable aux yeux de Dieu & des hommes, de voir de grandes Dames, comme nous en avons de ſi beaux témoignages dans le temps paſſé, & même encore aujourd'huy, qui pour bannir de leur maiſon l'oiſiveté cette mere de tous les vices, animent les premieres leur domeſtique par leur exemple, & font ou aident à faire les choſes qu'elles ſeroient obligez d'acheter, & ſoulagent ainſi leur famille

par cette petite épargne, ou bien en donnent la valeur aux pauvres, à qui de droit naturel & divin appartient le superflu des riches.

Il y à long-temps, interrompt Angelique, que j'ay entendu parler de la toille que faisoit Penelope, mais je croy que ce sont contes.

Contes ou non, reprit Theotée, on voit toujours les mœurs & les façons de faire qui estoient *Homere.* en usage au temps de cét Auteur qui est extrémement ancien; car quoy qu'il employe beaucoup de fables & d'allegories dans ses Poëmes, il est neanmoins trop habile homme pour faire travailler Penelope qui est la femme d'un Prince souverain, si ce n'eust esté alors la coustume des Dames de la plus haute qualité de s'occuper à l'ouvrage des mains.

Il

Il en est de même, puisque nous sommes tombé sur ce Poëte, quand il fait parler Hector à Andromaque sa femme. On riroit sans doute aujourd'huy si on entendoit un Prince consoler sa femme, qui se lamenteroit de le voir partir pour aller à la guerre, en luy disant; *Ne soyés point en peine de moy .... retournés au logis; ayez soin de vostre ovurage, ayez soin de vostre quenoüille, faites travailler vos servantes; & pour ce qui est de la guerre laissez en le soïn aux hommes.* Homere Iliad. vj.

Cependant, c'est l'antiquité qui parle par la bouche de ce Heros, qui est un Prince de sang Royal, un heritier presomptif d'une couronne, & un mary qui aimant tendrement sa femme, cherche ce qui peut le plus fraper son esprit, & la divertir des fâcheuses pensées de son départ.

Mais laissons la fable si vous

voulez, & venons á l'hiſtoire. Vous ne doutez pas je m'aſſurre que la femme d'Auguſte ne fût de qualité, eſtant la femme d'un Empereur & du maiſtre preſque de tout le monde. Voyez comme on en parle, non même à deſſein d'exagerer ſes bonnes qualitez; mais pour louër la frugalité & la modeſtie de l'Empereur. *Il ne portoit pas volontiers d'autres habits*, dit l'Hiſtorien, *que ceux qu'on luy faiſoit au logis*, écoutez, *du travail de ſa femme, de ſa ſœur, de ſa fille & de ſes nieces.*

Iuſt. Lipſ. Mon. & Exemp. Pol. lib. II. c. XV.

Voila des Dames comme il me les faudroit, s'écrie Angelique; allez vous en dire aux noſtres de prendre une aiguille; elles vous répondront que vous les prenez pour des coûturieres. Bien plus, j'en connois une toute ſinguliere, elle à pour le moins deux fois & demy mon âge, calculez vous-même: car il faut eſtre delicat

sur cette matiere : cependant si elle ne fait pas encore la belle, elle fait au moins la redressée. Cette Dame est assurément de qualité; elle à une santé, une fraicheur, un embonpoint à donner de l'envie ; mais ce n'est pas dequoy il est question : elle ne jouë jamais, elle ne travaile jamais, elle ne lit jamais ; & devinez pourquoy? parce qu'il luy faudroit des lunettes, & qu'il n'est pas honneste à ce qu'elle croit, que les Dames de qualité en ayent.

Voila qui est plaisant, répond Zeroandre.

Ce sont, dit Theotée, des foiblesses dont ces anciennes Dames estoient bien éloignées. Il me souvient, pour venir à des Dames chrestiennes, d'avoir leu dans une Chronique de la vie de Charlemagne composée sur des manuscrits fort anciens, que l'un des beaux endroits de son éloge,

eſt, qu'il avoit eu un ſoin particulier de bien élever ſes enfans, qu'il avoit mis les Princes ſes fils dans l'exercice de la chaſſe & des armes dez leur premiere jeuneſſe, ſelon la couſtume des François, mais particulierement les faiſant inſtruire dans la crainte de Dieu; & ſes filles *à tourner le roüet, à filer, & employer le temps à pluſieurs ouvrages pour ne pas les laiſſer vivre dans l'oiſiveté, & pour leur donner en toutes choſes une honneſte éducation.* [a]

a Auſerleſeneſ. Chroni. cap. 28.

L'hiſtoire dit de même de cette grande Iſabelle Reine d'Eſpagne, *qu'elle embelliſſoit les Egliſes de ſes propres mains, ou de celles de ſes femmes, brodant elle-meſme des paremens & des ornemens, ou les faiſans broder & faire par ſes filles.*

I. Lip. Ib. Lib. II. cap. II.

Vous voyez donc-là le travail des mains eſtably en la perſonne d'une Reine: mais ce qui eſt plus digne de remarque, & ce qui fait

encore plus admirer la vertu de cette illuſtre Princeſſe, eſt qu'elle partageoit avec le Roy Ferdinand ſon Epoux, le ſoin du gouvernement de l'eſtat, parce qu'elle eſtoit femme d'une eſprit penetrant, juſte, ſolide, & ferme.

Elle trouvoit au milieu même de cét accablement d'affaires, du loiſir pour l'ouvrage.

Et nous autres, interrompt Angelique, nous n'en trouvons point au milieu de l'oiſiveté.

Voulez-vous ſçavoir maintenant, continuë Theotée, comment elle élevoit ſes enfans. Vous le pouvez conjecturer de ce que dit l'Hiſtoire au ſujet de *Marie* ſa fille, qui fut femme d'Emanuël Roy de Portugal. *Elle eſtoit*, dit un écrivain de ce pays-là, *honneſte, civile, ennemie de l'oiſiveté*, remarquez, *faiſant de ſes propres mains ce qui ſert à l'uſage des femmet ſoit de toile, ſoit de ſoye, &*

faisant faire la mesme chose à ses filles. a

a I. Lipſ. Monit. & ex Pol. lib. II, c. xvij.

Je pourrois vous rapporter encore d'autres exemples, & même plus modernes, si vous vous défiez trop de la simplicité de ces temps-là ; & toutes ces preuves vous convaincroient que de tout temps les plus grandes Dames n'ont eu que le ménage pour une de leurs principales occupations & pour leur plus honneste divertissement.

Pour moy, interrompt Angelique, j'en suis toute persuadée.

Vous avez raison de l'estre, reprend Theotée : car sans autres exemples vous pouvez establir pour maxime constante qu'il n'y a point eu, ny qu'il n'y aura jamais de femmes de quelque qualité que ce soit, qui ayent passé pour vertueuses (remarquez je vous prie ce mot) qui n'ayent travaillé des mains d'une façon

ou d'autre. La raison en est sensible : Car elles ne peuvent avoir de vertu qu'en détruisant le vice, dont on ne sçauroit venir about, qu'en détruisant la paresse ou l'oisiveté qui en est la mere, & qui ne se peut détruire que par l'occupation.

Cela est clair, dit Angelique.

XXIX. *Distribution du tems.*

VOila pour l'ouvrage des mains en general, poursuit Theotée: si vous voulez que nous venions maintenant un peu plus dans le particulier; je vous diray que je ne trouverois point de meilleur remede contre la paresse, que de faire chacun dans sa condition, dans sa profession, dans son mestier, un bon employ du temps.

Car le temps, comme nous disions hier, si je m'en souviens, est une chose pretieuse, & le premier tresor que la nature nous donne à ménager; si nous en usons

bien, nous uſerons bien de tout le reſte.

Mais le moyen, objecte Zeroandre, que des gens, par exemple, qui dépendroient de la volonté d'autruy, puſſent regler leur temps?

Ceux-là le peuvent en quelque façon auſſi, répond Theotée, en ſe reglant ſur celuy des perſonnes, de qui ils dépendent.

Or pour regler le temps, je voudrois en faire par écrit une diſtribution ſelon les affaires; que j'aurois? ; Premierement pour tout le cours d'une année, où ſeroient marquées les choſes qui m'occuperoient d'année en année, comme ſi vous voulez planter, ſemer, moiſſonner, vandanger; & là je verrois en quel temps me viendroient ces occupations; quels apreſts je ſerois obligé de faire du plus au moins; & ainſi des autres choſes & des

exemples que chacun se doit proposer soy-même: car on sçait bien que ceux qui n'ont pas de terres, n'ont pas le même besoin de ces regles, que ceux qui en ont.

Secondement pour chaque mois, en quel mois j'aurois à faire mes provisions, en quel mois écheroient d'autres obligations, jusqu'aux moindres choses: car rien ne se doit faire sans ordre, &c.

En troisiéme lieu pour chaque semaine, où seroit contenu tout ce qui me conviendroit faire de semaine en semaine.

Et en dernier lieu pour chaque jour, où je marquerois toutes les heures de la journée, comme celles de se lever, se coucher, disner, souper, &c. afin d'avoir par ce détail, une suite uniforme de toutes mes actions pendant le jour; lesquelles ne s'interromperoient jamais, que par ce qui se rencontreroit de different dans la note de la semaine; comme

celle-cy ne pourroit s'interrompre, que parce qui y seroit contraire dans celle du mois ; ny celle du mois que par ce qui ne s'accorderoit pas aux obligations que je me serois imposées dans celle de l'année ; y ayant des choses, par exemple, que l'on ne fait qu'une fois dans toute une année ; d'autres que l'on ne fait que de mois en mois ; d'autres qui n'arrivent que de semaine en semaine ; & d'autres enfin qui arrivent indispensablement tous les jours.

Dans tous ces *agenda*, les choses qui regardent Dieu, sont celles qui doivent estre le plus exactement specifiées, quoy que je n'en aye pas encore parlé ; par exemple, en tel temps de l'année je feray telles & telles charitez, cela s'entend selon les forces d'un chacun, en denrées ou autrement ; en tel mois, telles festes &c. j'yray visiter tel & tel Hôpital, telle

& telle prison ; en telle semaine je visiteray & consoleray les pauvres de ma paroisse, je feray faire des instructions à mes domestiques, &c ; à telle heure du jour le matin & le soir je feray faire la priere : à telle heure je liray, j'étudiray, je mediteray &c. Ce qui se trouveroit si remply, & fourniroit une occupation si diversifiée & si aisée, par l'habitude que l'on s'y formeroit, que cette vie, quoy que laborieuse & active, deviendroit un jeu & un plaisir.

XXX. *Des divertissements.*

EN voila bien Monsieur l'Abbé, s'écrie Zeroandre ; mais enfin il faudra donc toujours estre comme à une charuë, sans jamais avoir de divertissement.

Pardonnez-moy, Monsieur, reprend Theotée, je n'exclus point les divertissemens honnêtes ; au contraire je veux que vous les goutiez davantage en les en-

trecoupant d'un peu de travail, & non pas en les rendant voſtre occupation ordinaire.

J'entends qu'il y ait dans cette œconomie, des heures que l'on employe à une honneſte recreation; des jours où vous alliez faire des viſites que l'honneſteté demande de vous, où vous alliez à la promenade, où vous vous divertiſſiez ſi vous en avez beſoin, à des jeux honneſtes. Car enfin l'infirmité obligeant l'homme à prendre des remedes pour rétablir ſa ſanté & ſes forces, & les divertiſſemens tenant leur place parmy ces remedes, c'eſt faire le *myſantrope*, & bleſſer la charité, que de deffendre entierement les divertiſſemens, & particulierement aux femmes, qui eſtant d'une conſtitution delicate, & ſujette à de frequentes indiſpoſitions, ſe doivent un peu plus d'indulgence que les hommes. Seulement

ment faut-il obſerver que ces divertiſſemens ſoient honneſtes & convenables à des chreſtiens ; & qu'ils ne détournent d'aucune action neceſſaire & vertueuſe.

Mais à quels jeux joüer Monſieur l'Abbé, reprend Zeroandre ? il faudra que les femmes joüent à la paûme, puiſque vous deffendez les jeux de hazard.

Vous me prenez donc Monſieur, replique Theotée, pour un legiſlateur ? Je vous ay dit, Monſieur, qu'il n'y avoit que l'attachement & l'excez qui rendiſſent le jeu criminel ; nous avons dit que d'en faire un meſtier, & d'entretenir ſa pareſſe par-là, c'eſtoit un peché, & il n'eſt pas beſoin d'en parler davantage. Du reſte ne regardant le jeu que comme un jeu, & eſtant en droit de joüer pour ſe delaſſer de ſes plus ſerieuſes occupations ; je penſe qu'il eſt indifferent quel

jeu on joüe, & tout cela, ce me ſemble, dépend des circonſtances.

Car, par exemple, il y à des jeux d'exercice, & des jeux ſedentaires. On ſçait que les jeux d'exercice ne conviennent point aux Dames, ny à certaines perſonnes, comme aux gouteux, ſi vous voulez, ou à un convaleſſant, & autres ſemblables. Parmy les jeux ſedentaires, il y en a qui conſiſtent tout en conduite comme les échets, & d'autres au hazard, comme les dez.

Or parmy ceux de hazard, il y en à qui aux yeux de quelques-uns, ne paroiſtront pas ſi criminels les uns que les autres, comme le jeu de l'oye en comparaiſon des cartes : Mais pour moy qui ne veux icy qu'un jeu purement & ſimplement, & non pas une occupation, je penſe que tout eſt égal, & que même les jeux de

hazard délaſſent plus l'eſprit, que ceux dont la conduite dépend uniquement de l'induſtrie: Et en effet ſi vous avez à divertir un homme fort attaché à l'eſtude, ou appliqué à des papiers & à des comptes, & qui ſorte de ſon cabinet la cervele boüillante d'application, vous ne le divertirez gueres ce me ſemble, en le faiſant par exemple joüer aux échets, où il faut une ſi grande application, que l'on ne perd que faute de cela.

XXXI. *Effets de ces preceptes, & concluſion de ce Traité.*

EN verité Monſieur l'Abbé, commence à dire Zeroandre, qui ſe ſentoit toucher, il ne ſe peut rien de mieux.

De mieux, s'écrie tout d'un coup Philargie, j'en ſuis ſi penetrée, qu'il y à plus de deux heures que j'ay une eſpece de honte de la vie que je mene.

Courage, Madame, reprend

Theotée, plein de joye ; pluſt à Dieu qu'il fiſt germer par ſa grace ces petits avis dans voſtre cœur.

Je veux l'eſperer de ſa bonté, reprend Philargie, & de ma part je veux m'appliquer ſerieuſement à ſortir de cette lethargie.

Tout de bon, Madame, s'écrie Angelique ; voila le commencement d'une converſion.

Achevez, Madame, inſiſte Theotée, & ne regardez pas derriere vous ; c'eſt l'effet de la pareſſe. Appliquez vous ſeulement une ſemaine à vous deffaire de ſes pieges ; la choſe eſt plus facile que vous ne ſçauriez croire. *C'eſt laſcheté & baſſeſſe de cœur de ſe deffier de ſes forces.* Je ne veux pas même vous y convier davantage par l'intereſt de voſtre ſalut, qui eſt neanmoins tout ce que nous avons de plus cher & de plus pretieux au monde. Je prie

a Puſillanimus ignorat ſeipſum. *Ariſt. Eth. 4. cap. 3.*

Dieu de perfectionner, s'il luy plaiſt cét ouvrage: mais je vous y convie, Madame, par voſtre propre ſanté qui eſt ou doit eſtre noſtre unique objet pour le corps; auſſi bien que noſtre ſalut au regard de l'ame, qui ne meurt point.

Vous imaginez-vous, Madame, qu'une vie pareſſeuſe, mole, & dereglée, contribuë à la ſanté? Croyez vous que des perſonnes qui ne font que manger ou dormir, ſans faire aucun exercice ny du corps ny de l'eſprit, ſans faire aucune action, puiſſent ſe bien porter? non aſſurément, Madame; c'eſt au contraire la ſource la plus ordinaire de toutes les maladies du corps & de l'ame, [a] c'eſt d'où viennent ces inquietudes & ces inſomnies qui abatent le corps & l'eſprit.

On paſſe la moitié de la vie à contracter de mauvaiſes humeurs

[a] Molles vivendi rationes, nulloque negotio paratæ voluptates, neque corpori bonâ parere conſtitutione poſſunt, neque inducũt animo ſcientiã ullam, quæ alicujus pretij ſit. *Xenoph. lib. 2. memorali.*

par l'oiſiveté & par le déreglement, & l'autre moitié à taſcher d'en guerir par des remedes, qui ſont même d'autant plus inutiles & plus nuiſibles, qu'ils ſont ordinaires, & que par la coûtume que l'on en fait, ils interrompent les fonctions de la nature : Tous ces maux finiſſant en dernier lieu par des paraliſies, ou par des apoplexies, qui ne donnent pas le temps de ſe reconnoiſtre, & dont la ſuite couſte ſi cher pour l'éternité. Prenez donc Madame ce conſeil pour un regime de ſanté.

Allez, Monſieur l'Abbé, dit Philargie, vous en verrez des effets.

Ah! pluſt à Dieu, Madame, reprend-il, que tout imparfait que je ſuis, je fuſſe venu icy, comme la vertu apparut autrefois à Hercule, pour le détromper des fauſſes douceurs que la pareſſe

luy proposoit. Elles plaiderent ensemble leur cause devant ce Heros. a

a Xenophon. memorabili lib. 2o.

Ah! Monsieur l'Abbé, dit Zeroandre en l'interrompant, vous nous avez dés-ja dit tant de bonnes choses, qu'il n'est pas necessaire d'en dire davantage.

Cela Monsieur, reprend Theotée, pouvoit encore servir à vous faire voir que cette vie paresseuse dont nous venons de parler, est une vie toute payenne, sans en rien changer, si ce n'est que ceux qui vivent ainsi à present se donnent le nom de chrétiens: mais en verité ils en sont indignes, & bien plus que beaucoup de payens; Car il y en a qui nous ont laissé de si beaux sentimens de la vertu, que l'on pourroit presque dire qu'ils vivoient chrestiennement dans le paganisme; puisque nous voyons que les honnestes gens parmy

eux, avoient horreur & mépris pour cette vie morte ; au lieu que les chreſtiens de ce temps en tirent vanité.

C'en eſt trop Monſieur l'Abbé, dit Zeroandre en l'interrompant, vous nous donnez de la confuſion.

Non, Monſieur, reprit Theotée, il ne faut point avoir de confuſion ; il ne faut avoir que du courage. Il faut, comme Hercule fit, deteſter cette langueur pareſſeuſe où la mauvaiſe éducation & le mauvais exemple nous engagent, il faut genereuſement comme luy, fuir cette molle oiſiveté, & ſuivre la vertu.

Oüy Monſieur l'Abbé, s'écrie Philargie d'un viſage gay ; j'y ſuis toute reſoluë.

Pour moy, dit auſſi Nientilde, ce n'eſt pas icy le lieu de dire à Monſieur l'Abbé ce que mon cœur penſe ; je me veux donner

l'honneur de l'aller voir, & j'eſpere avec la grace de Dieu de le perſuader plûtoſt par mes actions, que par mes paroles, que ſa bonne doctrine a fait impreſſion ſur mon eſprit.

De ma part, reprend Zeroandre, je m'en vas renaiſtre.

Nous verrons, dit Angelique, des effets de ces genereuſes reſolutions, & à la premiere veuë, Monſieur l'Abbé, vous nous trouverez tous des Saints.

Pour le moins, reprit Philargie, nous nous mettrons en termes de le devenir.

Je prie Dieu de tout mon cœur, répondit Theotée, de vous en faire la grace.

Je l'eſpere de ſa bonté, ajouſta Philargie.

Et cela eſtant, Madame, continua de dire Theotée, je veux eſperer auſſi que noſtre pauvre priſonnier verra bien-toſt la fin de ſon extréme miſere.

Allez, Monsieur l'Abbé, répondit la Dame, il ne couchera pas demain où il est si Dieu me donne la santé. Il vous recompensera, Madame, de cette bonne œuvre, dit Theotée; *car c'est à luy à qui vous l'a ferez.*

Math. 25.

Et ainsi finit l'entretien, dont on a vû depuis des fruits merveilleux. J'ay tasché de ne rien omettre de ce qui en estoit le plus important, & même j'ay eû recours à ce pieux Abbé pour m'en rafraichir la memoire. J'ay voulu seulement supprimer ce que j'avois contribué aussi de ma part à cette conversation, pour laisser parler tout seul ce digne Ecclesiastique, dont Dieu, à qui la gloire en est deuë, voulut bien alors se servir pour donner des avis & des preceptes si solides & si salutaires.

FIN.